

De l'enfer nazi de Dora aux premiers pas sur la Lune

Dix Bois-Colombiens plongés dans l'histoire tragique du 20^e siècle

Par Laurent THIERY¹

Les fusées A4-V2² mises au point par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale ont marqué une avancée technologique majeure qui servit de matrice à tous les lanceurs de l'après-guerre et en particulier à l'envoi des premiers hommes sur la Lune en 1969. Cependant, les mêmes scientifiques en charge de ces projets ont été largement compromis dans les crimes de masse commis par le régime nazi. Entre 1943 et la fin de la guerre, ils n'ont pas hésité à s'associer à la SS³ et à utiliser de la main-d'œuvre concentrationnaire pour fabriquer leurs missiles. Placés dans des conditions de détention inhumaines, plus de 20 000 hommes, dont 5 000 déportés de France⁴ sont morts au camp de concentration de Dora. Parmi ces déportés, se trouvaient dix Bois-Colombiens plongés malgré eux dans «l'enfer de Dora». Peu en sont revenus. Leur histoire nous plonge au cœur des enjeux stratégiques mondiaux du 20^e siècle et interroge sur les limites à ne pas franchir en matière de développement scientifique et d'éthique.

Le 21 juillet 1969, il y a 53 ans, les premiers hommes marchaient sur la Lune. Au terme d'une longue lutte entre les États-Unis et l'URSS, entamée dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, le succès des astronautes américains marquait un nouveau tournant dans l'histoire de l'humanité. La conduite du projet Apollo par les équipes de la NASA (*National Aeronautics and Space Administration*) et la mise au point de la fusée Saturne V confortaient les USA dans leur position de première puissance mondiale.

L'événement occulte pourtant une autre réalité. La paternité de la fusée Saturne V est attribuée au scientifique allemand Wernher von Braun. Ce dernier, nommé directeur du centre de vol spatial Marshall de la NASA en 1958, s'est vu confié cette responsabilité par le président américain John Kennedy en 1961. Or, von Braun est l'un des scientifiques les plus ambigus de la Seconde Guerre mondiale. Entré en 1937 au parti nazi, le NSDAP⁵ d'Hitler, il deviendra *Sturmbannführer* (major) dans la SS en juin 1943. Associé au programme militaire, von Braun met au point le premier missile balistique de l'histoire, la fusée A4-V2. Celle-ci sera tirée à des milliers d'exemplaires, principalement sur les villes de Londres et d'Anvers, causant la mort et les destructions. Mais surtout, pour la réussite de son projet, von Braun n'hésite pas à se compromettre dans la mutation du système concentrationnaire nazi dans lequel, depuis 1942, la production d'armements et le recours à la main-d'œuvre esclave deviennent une composante centrale. En mai 1945, lors de la chute du régime nazi, le bilan est terrible : au moins 20 000 déportés de toutes nationalités sont morts des conséquences directes des projets initiés et encadrés par von Braun et ses équipes pour permettre à Hitler de gagner la guerre.

¹ Laurent THIERY est docteur en Histoire, directeur scientifique du Livre des 9 000 de Dora et membre du comité scientifique et pédagogique de la Fondation de la Résistance.

² D'abord nommée *Agregat 4* (A4), la fusée devient l'arme de représailles numéro 2 (*Vergeletungswaffe 2*) ou V2 à partir de septembre 1944 lors de son emploi opérationnel. Le 8 septembre 1944, les premiers missiles de l'histoire sont tirés sur la région parisienne. Près de 3 000 seront ensuite tirés essentiellement sur les villes de Londres et d'Anvers.

³ La *Schutzstaffel* (section de protection) est une organisation nazie créée en 1925 pour assurer au départ la protection physique d'Adolf Hitler. Elle deviendra un véritable «État dans l'État» disposant de sa propre armée (la *Waffen SS*) et de ses propres polices. Placée sous l'autorité d'Heinrich Himmler, elle a en charge les camps de concentration et d'extermination implantés en Europe occupée et en Allemagne.

⁴ Près de 94 % étaient Français mais le groupe comptait également 278 étrangers arrêtés en France.

⁵ *National-Socialiste Deutsch Arbeit Partei* (parti national-socialiste des travailleurs allemands) est officiellement créé le 24 février 1920. Adolf Hitler en prend la direction en 1921.

Parmi les dix déportés Bois-Colombiens, le bilan est encore plus terrible : seuls trois recouvreront la liberté en 1945. Von Braun, quant à lui, ne reconnut jamais sa responsabilité et ne fut jamais inquiété tout comme la quasi-totalité de ses collaborateurs.

Près de 80 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, et plus de 50 ans après ce que la légende a retenu comme un «grand pas pour l'humanité», l'Espace est redevenu un territoire de conquête pour lequel les enjeux géopolitiques mondiaux sont centraux. Dans ce cadre, la question éthique se pose à nouveau en matière de développement scientifique et des limites à ne pas franchir. Au travers du parcours de ces dix Bois-Colombiens, un retour vers le passé s'impose pour mieux appréhender ces nouveaux enjeux.



Novembre 1946, Wernher von Braun (à droite) aux États-Unis avec le major James Hamill, expert en charge des scientifiques allemands. Devenu citoyen américain en 1955, l'ancien SS ne sera jamais inquiété. © NARA

I- Von Braun – Hitler : un pacte avec le diable

Le rêve de conquérir l'espace habite l'Homme depuis la nuit des temps. Le projet se popularise au 19^e siècle avec les romans de Jules Verne et en particulier *De la terre à la Lune*, qui est un succès populaire. Le rêve se formalise, au début du siècle suivant, avec les écrits des premiers scientifiques : le Russe Constantin Tsiolkovski, l'Allemand Hermann Oberth, l'Américain Henri Goddard et le Français Robert Esnault-Pelterie. Toutefois, le développement s'opère après la Première Guerre mondiale, plus particulièrement en Russie et en Allemagne où, pour cette dernière, la défaite, le nationalisme exacerbé et le mythe du progrès ont été des accélérateurs. En 1928, la société pour le voyage dans l'espace (VFR) y est créée par Max Valier. Le jeune von Braun, étudiant de 18 ans, réalise ses premiers tirs de fusées à poudre dans la banlieue de Berlin. Mais la technologie inédite intéresse bientôt l'armée allemande, la *Reichswehr* qui deviendra la *Wehrmacht* en 1935. Celle-ci se rapproche de la VFR en 1932 et propose rapidement un contrat à von Braun pour développer un propulseur à carburant liquide et lui offre de financer sa thèse de doctorat sur le même sujet. Malgré l'arrivée au pouvoir des nazis en 1933, le scientifique poursuit sa collaboration à laquelle il restera fidèle jusqu'à la fin de la guerre. En 1936, des fonds importants sont mis à sa disposition pour créer le premier centre de recherche sur les fusées. Installé sur l'île d'Usedom, en mer Baltique, près de la commune de Peenemünde, le lieu regroupe rapidement plusieurs milliers d'ingénieurs et de scientifiques. En 1937, von Braun adhère au parti nazi et entre à la SS en 1940. Un dernier pas qui le démarquera notamment de l'histoire du ministre Albert Speer⁶. Ce dernier, en charge à partir de 1942 de la production de guerre, jouera également un grand rôle dans le développement des armes «miracles» nazies.

Von Braun n'est pas le seul compromis avec le régime. Son principal collaborateur en charge de la production, Arthur Rudolph est le plus ancien des nazis de Peenemünde. Entré au parti dès 1931, il fera comme von Braun une brillante carrière aux États-Unis après la guerre. Mais surtout, Rudolph va être à l'origine du rapprochement avec la SS. Fin 1942, après le premier tir réussi d'une fusée A4-V2 sur l'île de Peenemünde, il est chargé de la production en série de ce qui sera certainement l'engin le plus complexe jamais mis au point pendant la guerre. Malgré un ordre d'Hitler du 7 juillet 1943 ordonnant d'utiliser des ouvriers allemands pour des questions de sécurité, la décision de recourir à une main-d'œuvre concentrationnaire est à l'initiative du Comité spécial pour l'A4 dirigé par Rudolph. En conséquence, dès l'été 1943, 2 500 déportés de diverses nationalités sont extraits du camp de concentration de Buchenwald, situé près de Weimar en Thuringe, et envoyés à Peenemünde où un camp satellite du camp de Ravensbrück⁷ est installé. Parmi ces premiers esclaves mis au service des scientifiques nazis, se trouvent 400 hommes déportés dans le premier convoi parti de France vers le KL⁸ Buchenwald en juin 1943.

En raison des premiers revers subis par Hitler, notamment en Union soviétique et en Afrique du Nord, le missile balistique se présente comme un recours privilégié pour tenter d'inverser le cours de la guerre. La répartition du travail est alors opérée entre l'Armée, le ministère de Speer et la SS pour la fourniture de main-d'œuvre. Le transfert de déportés des camps de concentration, placés sous l'autorité et à la vue des scientifiques, montre qu'aucune frontière tangible ne s'est imposée entre le pôle de recherche et les crimes de masse du régime dictatorial. Dans ce cadre, les scientifiques comme von Braun et Rudolph ont été des acteurs et des complices de ces pratiques. Les événements militaires imposent néanmoins une profonde réorganisation du système de production des fusées V2 dès la mi-août 1943. L'adaptation nécessaire marquera un pas supplémentaire dans l'horreur et la barbarie.

⁶ Connu comme l'architecte du III^e Reich, Albert Speer entre au parti nazi en 1931. En 1942, Hitler le nomme ministre de l'Armement et des Munitions, titre étendu à la Production de guerre en 1943. Il jouera un rôle important dans la promotion de l'intérêt de développer les armes spéciales auprès du Führer.

⁷ Créé en 1939 au nord de Berlin, le camp de concentration de Ravensbrück est le camp ouvert par les nazis pour l'internement des femmes. 123 000 femmes y ont été enregistrées jusqu'à la fin de la guerre et on estime qu'entre 25 000 et 26 000 sont mortes. À partir de 1942, parmi les nombreux camps satellites de Ravensbrück, on compte un grand nombre de *Kommandos* d'hommes, c'est le cas de celui de Karlshagen installé sur l'île de Peenemünde pour produire les fusées A4-V2. Près de 20 000 hommes ont ainsi été immatriculés au camp de Ravensbrück.

⁸ KL est l'abréviation de *Konzentrationslager*, le mot allemand pour désigner camp de concentration.

II- Produire les missiles V2 coûte que coûte : «l'enfer de Dora»

Dans la nuit du 17 au 18 août 1943, les installations secrètes de Peenemünde sont bombardées par la *Royal Air Force* (RAF)⁹ et la production des fusées menacée. La vulnérabilité du programme A4 est alors mise en évidence et nécessite d'enterrer l'usine pour la protéger des attaques aériennes ennemies. Très rapidement, une série de réunions au plus haut niveau du régime nazi entérine la décision et l'augmentation du nombre de déportés requis afin d'accroître la sécurité en limitant les risques de fuite. Le projet de transfert de la production est confié au SS Hans Kammler, architecte et ingénieur, entré au parti nazi en 1931 et à la SS en 1933. Chargé en 1941 de l'installation des chambres à gaz et des crématoires des camps d'Auschwitz et Majdanek, l'homme connu pour être impitoyable rencontre von Braun le 25 août 1943. Le lendemain, le choix d'utiliser deux anciens tunnels creusés près de la ville de Nordhausen, dans le Harz au centre de l'Allemagne, est validé. Arthur Rudolph est personnellement chargé de l'évacuation des détenus de Peenemünde et du transfert des machines vers ce lieu situé à 80 km du grand camp de concentration de Buchenwald.

⁹ Armée de l'air britannique.



Entrée du tunnel A en 1945 après la libération du camp de Dora par les Américains
© NARA

Dix jours seulement après le bombardement de Peenemünde, un groupe de 107 détenus de Buchenwald est envoyé sur le site pour commencer l'aménagement des tunnels désaffectés. C'est le «*Kommando*¹⁰ Dora», un nouveau satellite de Buchenwald. La principale spécificité de ce lieu qui définit le caractère inique de ce projet est l'absence de camp de baraques pour les prisonniers. En effet, pour Kammler, la priorité absolue est la production des fusées et il n'y a pas de temps à perdre. L'effectif du *Kommando* passé à 3 288 détenus en septembre, puis 6 593 en octobre, et 9 744 en novembre, atteint rapidement 12 000 hommes en janvier 1944. Près de 2 700 de ces derniers ont été déportés de France et représentent ainsi un quart des déportés toutes nationalités confondues, au troisième rang, juste après les Soviétiques et les Polonais. C'est la conséquence du programme de déportations massives mis en œuvre depuis la France, à partir de juin 1943 : les huit convois, partis du camp de Compiègne-Royallieu¹¹, entre le 2 septembre 1943 et le 27 janvier 1944¹², rejoignent Buchenwald et, sur les 9 300 hommes qui composent ces transports, près de sept sur dix vont connaître Dora, le plus souvent dès la période de quarantaine achevée. Le contexte particulier de la politique de collaboration menée par Vichy dans la France occupée facilite ces déportations massives sans procédures judiciaires préalables.

L'effectif du *Kommando* Dora reste constant jusqu'en août 1944, mais au prix d'une multitude de transferts dus à la très forte mortalité. En effet, rien n'a été prévu, en 1943, pour installer un site industriel dans ces tunnels : pas d'eau, ni d'électricité, pas de renouvellement de l'air, des fûts faisant office de latrines, etc. Les travaux extérieurs se limitent à la construction de quelques baraques (*Blocks*) indispensables comme l'infirmerie (*Revier*) et la cantine (*Kuche*). Pendant les sept premiers mois de fonctionnement, entre septembre 1943 et avril 1944, des milliers de détenus sont hébergés en permanence dans des galeries dites «dortoirs» ou «clapiers» faites de simples châlits¹³. Installés dans un cul-de-sac à proximité du chantier de creusement de l'entrée du tunnel A, les travailleurs s'y succèdent par équipe de douze heures, dans des conditions d'hygiène dramatiques, la poussière, le bruit infernal et les explosions, alors que le chantier est en perpétuelle activité.

Dans un environnement marqué par une violence constante, entretenue par les SS secondés par un encadrement de détenus criminels envoyés de Buchenwald, le travail consiste d'abord à évacuer les tunnels avant d'implanter tous les réseaux nécessaires au fonctionnement de l'usine. Cette période, qui s'étend jusqu'en avril 1944, date à laquelle les survivants peuvent enfin sortir des tunnels pour être hébergés dans un camp de baraques, est qualifiée «d'enfer de Dora». **Georges Delmaet et Charles Lequin**, deux des dix déportés Bois-Colombiens, vont en subir les conséquences dramatiques. Le parcours du premier est symptomatique des conditions inhumaines de cette première période de l'histoire de Dora et de la manière cynique dont les SS vont inventer des procédures pour se débarrasser des détenus devenus «inutiles». En effet, **Georges Delmaet**, né le 6 avril 1905 à Bois-Colombes, est envoyé à Dora le 13 octobre 1943 alors que tout est à faire dans les tunnels. La violence et la mort y sont permanentes.

À partir du mois de décembre, la mortalité atteint une moyenne de 20 décès par jour, sans compter le nombre de malades et d'invalides qui, aux yeux des SS, encombrant le chantier prioritaire. Il n'y a pas de chambre à gaz à Dora pour s'en débarrasser comme dans d'autres camps. En outre, le site ne dispose pas encore de son propre crématoire et doit recourir à celui de Buchenwald. Comme un millier de ses camarades, **Georges Delmaet** est sélectionné, le 15 janvier 1944, pour le premier convoi d'extermination de 1 000 malades de Dora et dirigé dans des conditions inhumaines vers le camp de Lublin-Majdanek en Pologne. Il survit malgré tout à cette épreuve avant d'être évacué, en juillet 1944, vers celui d'Auschwitz. À l'arrivée, le numéro 183847 lui est tatoué sur le bras gauche. Georges Delmaet décède le 29 avril 1944 à Auschwitz. L'acte de décès transcrit le 19 octobre 1964 à Paris fixe, par erreur, sa mort au 15 janvier 1944 à Buchenwald. Au total, en plus des 3 000 décès survenus à Dora avant mai 1944, 3 000 autres détenus connaissent ces convois d'extermination. Comme Georges Delmaet, plus de 97% vont y succomber.

¹⁰ Dans le système concentrationnaire nazi, le terme *Kommando* correspond à plusieurs réalités. Il peut en effet définir un groupe de détenus affectés à une tâche spécifique mais il définit également un lieu dépendant administrativement d'un grand camp de concentration et que l'on peut également qualifier de « camp annexe » ou « sous-camp ».

¹¹ Le camp de Compiègne-Royallieu, aussi appelé le *Frontstalag* 122, est situé dans l'Oise. Ancienne caserne militaire de l'armée française, il devient sous l'occupation allemande le camp de rassemblement principal pour les prisonniers politiques et le lieu de départ privilégié des convois massifs envoyés vers les camps de concentration nazis.

¹² Pour un historique synthétique de ces convois, se référer aux notices respectives dans le *Livre-Mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression*, Fondation pour la Mémoire de la Déportation, Paris, Tirésias, 2004, 4 volumes, 5 000 p.

¹³ Lits en bois superposés.

C'est dans ce contexte que les premières fusées A4-V2 de von Braun sont assemblées. Le recrutement des «spécialistes» pour le montage de l'engin dans l'usine s'est effectué principalement au premier semestre 1944 et les équipes ainsi formées conserveront leur personnel et leur structure jusqu'à la fin. Mais au total, l'effectif concerné représente une part très faible de l'ensemble des déportés passés par *Mittelbau-Dora*¹⁴. La majorité des prisonniers et notamment des déportés Bois-Colombiens vont connaître l'extension du complexe concentrationnaire et sa mutation.

III- Ellrich : «L'enfer renouvelé»

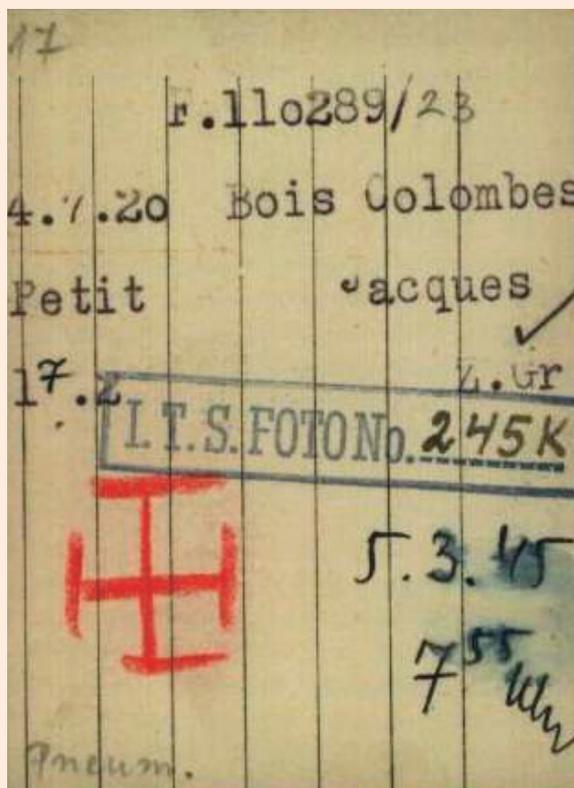
Fort du succès de son entreprise à Dora, Hans Kammler est nommé, en mars 1944, à la tête d'un état-major spécial (le *Sonderstab Kammler*) chargé d'enterrer la production aéronautique nazie. Toute une série de projets est lancée autour des tunnels de Dora ; ils conduiront à la création d'une quarantaine de camps annexes ou *Kommandos*. En octobre 1944, quand Dora obtiendra son autonomie administrative vis-à-vis de Buchenwald pour devenir officiellement *Mittelbau*, le dernier né des grands camps de concentration nazis du III^e Reich, ces satellites passeront sous sa tutelle. C'est le cas de celui d'Ellrich-Juliushütte ou «Erich», créé début mai 1944 dans la petite ville éponyme. Avec une moyenne de 8 000 détenus, Ellrich¹⁵ était installé dans les locaux insalubres de l'ancienne plâtrerie Julius Bergmann : des bâtiments sans toit avec une seule latrine, une unique douche. La priorité étant donnée par les SS aux chantiers pour l'armement, il n'y aura pas d'amélioration et la mortalité reste très importante. Jusqu'en septembre 1944, des milliers de détenus y sont transférés, dans la majorité des cas après un court passage par Dora. Cinq déportés Bois-Colombiens connaissent Ellrich et ce qui constitue, dans la mémoire des survivants, «l'enfer de Dora». La mortalité y est effroyable (près de 85 % pour les déportés de France) et quatre des déportés Bois-Colombiens y périssent. Seul le résistant **Henri Rambourg**, né le 7 novembre 1924 à Bois-Colombes, sera rapatrié en 1945. Le parcours de ces Bois-Colombiens est également représentatif des dernières déportations massives organisées depuis la France par les nazis. **Jacques Bonnet, Marcel L'Antoine, Maurice Jean et Henri Rambourg** ont en effet été embarqués dans le dernier convoi, le «convoi des 77 000», parti du quai aux bestiaux de la gare de Pantin en région parisienne. Le transport d'évacuation des prisons et des forts parisiens emporte, le 15 août 1944, soit seulement dix jours avant la libération de la capitale, plus de 1 650 hommes et 550 femmes¹⁶.

¹⁴ *Mittelbau* est un terme allemand qui signifie littéralement «construction du centre». Il s'agit d'un code tout comme Dora qui renvoie à un prénom féminin. Pour des raisons de sécurité, les SS donnaient des noms de code aux camps annexes des camps de concentration et à leurs différents chantiers.

¹⁵ Sur Ellrich, se référer aux ouvrages de Jens-Christian Wagner et notamment en français, *Ellrich 1944-1945*, Paris, Éditions Tirésias, 2013, 173 p.

¹⁶ À l'arrivée au camp de Buchenwald, le 20 août 1944, les femmes continuent jusqu'au camp de Ravensbrück. On trouve l'illustration de ce dernier départ dans le célèbre film *Paris brûle-t-il ?* réalisé par René Clément en 1966.

À l'instar de **Marcel L'Antoine**, peu de Bois-Colombiens vont connaître les derniers mois d'existence du camp de concentration de *Mittelbau-Dora*. La période est marquée par une forte croissance de sa population mais, contrairement à la période précédente, l'afflux sera davantage subi que programmé, résultant principalement des évacuations forcées des différents camps de l'est au début de 1945, notamment ceux d'Auschwitz en janvier et de Gross Rosen en février. Les milliers de détenus qui arrivent à Dora sont souvent dans un état physique épouvantable quand ils ne sont pas morts à l'arrivée. L'effectif du KL frôle ainsi les 43 000 détenus début mars. Bien entendu, les arrivées directes de France ne sont plus possibles avec la libération du territoire par les troupes alliées. On constate néanmoins une recrudescence de l'enregistrement de Français en 1945, avec la multiplication des arrestations opérées directement sur le territoire du *Reich*. Constituant ce qu'il convient davantage de qualifier d'internement concentrationnaire, la mesure frappe principalement des travailleurs civils et des prisonniers de guerre. Ainsi, le Bois-Colombien **Jacques Petit** compte parmi les 223 déportés de France, arrêtés en Allemagne, recensés en 1945 au camp de *Mittelbau-Dora*. Loin d'être négligeable par son ampleur (on estime aujourd'hui que parmi les 86 000 déportés de France par mesure de répression, plus de 6 000 ont été arrêtés sur le territoire du *Reich*), ces parcours peu connus de la mémoire collective reflètent toute la complexité de l'histoire de la déportation.



Portrait et fiche d'enregistrement à l'infirmerie de Dora de Jacques Petit

© Arolsen Archives

Célibataire, **Jacques Petit**, né le 4 juillet 1920 à Bois-Colombes, réside à Varambon dans l'Ain. Il y exerce la profession de mécanicien lorsqu'il est requis pour travailler en Allemagne. Le 26 janvier 1943, il signe un contrat pour Leipzig. Arrêté, peu après son arrivée sur le territoire du *Reich* dans des circonstances inconnues, Jacques Petit est interné le 3 octobre 1943 au camp de concentration de Natzweiler-Struthof²⁰. Devant l'avancée alliée, le camp est évacué et Jacques Petit entre, le 6 septembre 1944, à Dachau sous le matricule 101340. Il est bientôt transféré au camp de Gross Rosen où il demeure jusqu'à son évacuation, le 8 février 1945, vers le centre de l'Allemagne. Trois jours plus tard, Jacques Petit est enregistré à *Mittelbau-Dora* sous le matricule 110289. Il y est logé au *Block*²¹ 23 lorsqu'il est admis au *Revier* du camp le 17 février 1945. Il y meurt le 5 mars suivant, à 7h55.²²

²⁰ Camp de concentration basé à Natzweiler en Alsace.

²¹ Le camp de *Mittelbau-Dora* compte 58 blocks, baraquements pour l'hébergement des détenus, en 1945.

²² *Livre des 9 000 déportés...*, op. cit., notice rédigée par Arnaud Boulligny (extraits), p. 1803.

Plongée dans un univers de mort et de violence exacerbée par les conditions des dernières semaines du conflit, l'usine de production des fusées V2 de von Braun continue malgré tout à fonctionner jusqu'au 31 mars 1945, date de sortie des derniers missiles. La machine administrative fonctionne également jusqu'aux derniers jours. Ainsi, les transferts de main-d'œuvre vers les *Kommandos*, l'enregistrement des entrées et des sorties donnent lieu à autant de listes dûment tapées à la machine. Néanmoins, la progression des troupes alliées à l'intérieur de l'Allemagne et les bombardements américains des 3 et 4 avril 1945 sur la ville proche de Nordhausen brisent l'espoir d'une rapide libération des survivants. En effet, ordre est donné par la SS d'engager l'évacuation complète du complexe *Mittelbau-Dora*, soit presque 40 000 hommes, principalement par convois ferroviaires destinés au camp de Neuengamme. La majorité finira par aboutir à Bergen-Belsen et à Ravensbrück après des «marches de la mort» particulièrement meurtrières. Parmi les dix déportés Bois-Colombiens, **Henri Rambourg, Pierre Gendry et Jean Lubin** connaissent ce dernier épisode tragique de l'histoire du système concentrationnaire nazi. Les deux premiers sont libérés au nord de l'Allemagne après avoir subi un transport ferroviaire de neuf jours sans ravitaillement. Quant à **Jean Lubin**, résistant au sein du mouvement Défense de la France²³ à Bois-Colombes, il disparaît dans un train qui passe la frontière tchécoslovaque au début de mai 1945.



Jean Lubin est né le 4 novembre 1922 à Auneau en Eure-et-Loir. Célibataire, il est domicilié 2, rue des Messageries à Bois-Colombes où il exerce le métier de tourneur. Selon l'attestation établie le 20 novembre 1953 par Philippe Viannay, chef national du mouvement Défense de la France et commandant FFI pour le nord de la Seine-et-Oise, Jean Lubin a pris part comme maquisard aux combats de la région sous le pseudonyme de «Henri Viard», né le 4 novembre 1924 à Orsay et domicilié à Savigny-sur-Orge. C'est sous cette identité qu'il est arrêté par la *Feldgendarmerie*²⁴ en possession d'un pistolet automatique, le 23 juillet 1944, sur la route n° 15 à la sortie de Marines à Chars en Seine-et-Oise. Jean Lubin est interné sans jugement à la centrale de Fresnes le 29 juillet. Le 15 août 1944, il est déporté depuis la gare de marchandises de Pantin vers le KL Buchenwald. Jean Lubin, alias «Henri Viard» part avec «le convoi des 77 000». Il arrive, le 20 août 1944, à destination pour devenir le matricule 76889, désormais sa seule identité. Le 4 septembre 1944, il est envoyé au *Kommando* Rebstock (cep de vigne), camp de travail

extérieur de Buchenwald, situé dans un tunnel désaffecté à Dernau dans le Palatinat²⁵, où les détenus sont contraints de transformer des poids lourds afin qu'ils puissent transporter les volumineuses fusées secrètes A4-V2. Les conditions de détention et de travail y sont très dures, d'autant que les bombardements alliés se font de plus en plus fréquents. La SS ordonne alors de déplacer le *Kommando* vers la Thuringe et de l'établir le 28 décembre 1944 à Artern, à proximité du grand complexe concentrationnaire militaro-industriel de *Mittelbau-Dora* dont il dépend à partir de cette date. Le camp d'Artern est évacué le 5 avril 1945. Un long périple effectué tantôt à pied en colonne, tantôt en train commence pour les hommes qui partent en direction du sud-est vers la Tchécoslovaquie. Jean Lubin est porté disparu à une date inconnue, à l'âge de 22 ans, dans une période d'une extrême confusion. L'acte de décès, dressé par jugement du tribunal civil de la Seine, fixe la mort de Jean Lubin au 23 juillet 1944 à Marines (Oise), soit le jour de son arrestation par les autorités allemandes. Ce document est transcrit le 9 avril 1954 en mairie de Bois-Colombes, près de dix années après les faits²⁶.

²³ Organisation de résistance créée en juillet 1941 par Philippe Viannay, le mouvement Défense de la France est principalement actif en zone nord et diffuse un journal clandestin qui porte le même nom.

²⁴ Gendarmerie militaire de l'armée allemande.

²⁵ Le *land* de Rhénanie-Palatinat est l'un des seize États fédérés composant l'Allemagne. Il est situé à l'ouest du pays.

²⁶ *Livre des 9 000 déportés...*, op. cit., notice rédigée par Bernard Doncker (extraits), p. 1446.

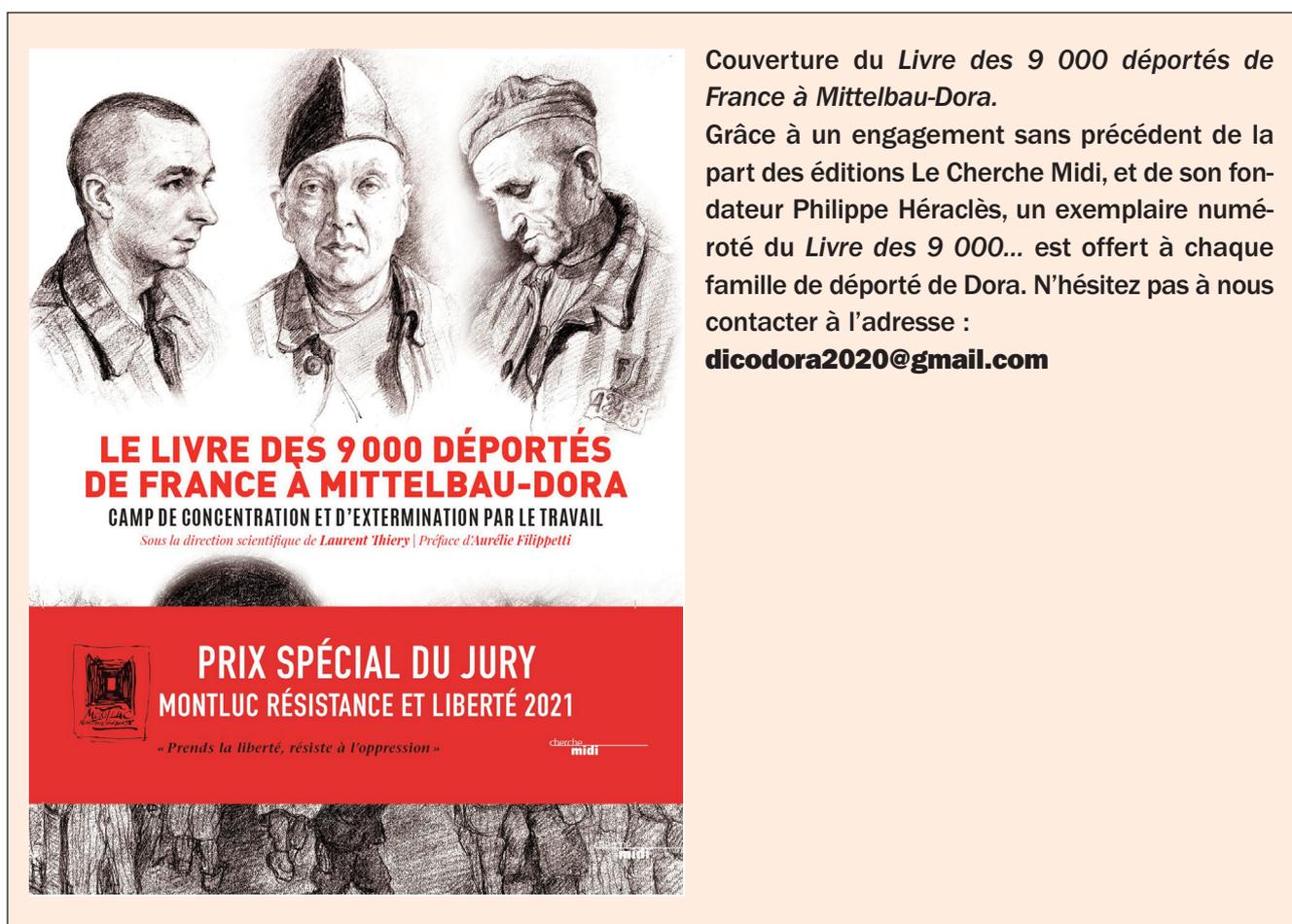
En conséquence, seule une poignée de détenus est encore présente à Dora quand les troupes de la première armée américaine du Général Hodges découvrent simultanément, le 11 avril 1945, le camp de Dora et l'usine souterraine de fusées intactes. Et en l'occurrence, aucun des dix déportés Bois-Colombiens ne s'y trouve.

Conclusion

Au total, un tiers des 60 000 détenus (toutes nationalités confondues) passés par ce camp, entre août 1943 et avril 1945, n'a pas survécu. Un bilan qui fait de *Mittelbau-Dora* l'un des camps de concentration les plus meurtriers de l'histoire du nazisme. Parmi eux, près de 9 000 avaient été déportés depuis la France ; plus de la moitié a péri. Au lendemain de la guerre, les rescapés et les familles des disparus ont vu leur mémoire empêchée au profit des avancées scientifiques. En particulier aux yeux des Américains, il était impossible d'écorner l'image de ces scientifiques expatriés et qui s'étaient mis bien volontiers au service de leur nouvelle patrie. Jusqu'à sa mort en 1977 et bien après, von Braun incarna celui qui a envoyé les premiers hommes sur la Lune, en 1969, sans jamais faire preuve de la moindre compassion pour les victimes de Dora.

Initié en 1998 sur la volonté des anciens de Dora, le lancement d'un vaste programme de recherche sur l'identité et le parcours de ces 9 000 victimes permet aujourd'hui de redonner une trace tangible de leur passage sur terre et ainsi de rendre hommage à leur engagement et à leur sacrifice. Le *Livre des 9 000 déportés de France passés par le camp de Mittelbau-Dora*²⁷, paru en 2020, fait office de mémorial de papier pour nous rappeler la maxime de Rabelais selon laquelle « science sans conscience n'est que ruine de l'âme »²⁸.

Laurent THIERY, janvier 2023



²⁷ Le livre est consultable en salle de lecture des Archives municipales de Bois-Colombes située à l'hôtel de ville - 15, rue Charles-Duflos (salle de lecture ouverte du lundi au vendredi, de 13h30 à 17h30).

²⁸ François Rabelais, *Pantagruel*, 1532.

Biographies résumées des Bois-Colombiens déportés à Mittelbau-Dora non présentés dans l'article

BONNET Jacques, matricule 77179 à Mittelbau-Dora



Jacques Bonnet est né le 17 juin 1921 à Bois-Colombes (Seine). Exerçant le métier d'ingénieur, il est domicilié au 19 de la rue de la Station à Asnières-sur-Seine (Seine). Jacques Bonnet est arrêté pour faits de résistance le 17 juillet 1944, à Paris. Il est déporté le 15 août 1944 en wagon à bestiaux depuis la gare de marchandises de Pantin vers le KL Buchenwald. Il part avec «le convoi des 77 000». Placé en quarantaine au «petit camp»²⁹, il devient le matricule 77179. Le 3 septembre 1944, Jacques Bonnet est envoyé au Tunnel de Dora, et affecté dès le 7 septembre, au *Kommando* voisin d'Ellrich-Juliushütte. Malade et épuisé, Jacques Bonnet est jugé «inapte au travail» en février 1945. A ce titre, il est intégré au convoi de 1 602 «malades» d'Ellrich en partance le 3 mars 1945 vers la *Boelcke Kaserne*³⁰ à Nordhausen. Trois jours plus tard, il repart dans un convoi formé de 2 252 malades et dirigé vers le camp de Bergen-Belsen où il arrive le lendemain, le 7 mars 1945. Comme la quasi-totalité de ses camarades d'infortune, il est porté disparu à compter de cette date, victime à l'âge de 23 ans de la barbarie nazie. Sa sœur, revenue des camps de concentration, et leur tante (M^{lle} Sahuquet) entament, dès la fin de la guerre, des recherches, notamment auprès de l'Amicale de Dora-Ellrich, pour obtenir des informations concernant le sort réservé à Jacques Bonnet. Le mystère reste, encore aujourd'hui, entier. L'acte de décès, dressé à Paris le 18 octobre 2011 par l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre (ONACVG) et transcrit le 27 octobre 2011 en mairie de Bordeaux (Gironde), fixe la mort de Jacques Bonnet «postérieurement au 3 mars 1945 en Allemagne».

Notice rédigée par Bernard Doncker (extraits)³¹

GENDRY Pierre, matricule 69718 à Mittelbau-Dora



Pierre Gendry est né le 11 juin 1920 au hameau des Fenots près de Dreux (Eure-et-Loir). Il entre comme menuisier à la SNCF en juin 1942. Il est alors domicilié à Bois-Colombes au numéro 2 de la rue Faidherbe (actuelle avenue de l'Europe). C'est dans le secteur de Clichy-la-Garenne et Levallois-Perret que, sous l'identité de «Roger», il participe à la propagande clandestine du Front national de libération, l'organisation communiste de résistance. Il est arrêté une première fois le 25 mars 1943 aux ateliers de Levallois-Perret et, après dix jours de détention à la Préfecture de Paris, il est libéré grâce à la déposition de son responsable Roger Chevy (fusillé en octobre 1943). En janvier 1944, célibataire et chef de brigade d'ouvriers à l'entretien de Vernouillet, Pierre Gendry est désigné par la SNCF pour travailler en Allemagne à la *Deutsche Reichsbahn*³². Refusant cette obligation, il se dirige vers un maquis en Dordogne situé près de Sarlat. Il est arrêté dans cette ville le 18 février 1944 lors d'une attaque contre le domicile du chef de la Milice locale. Après deux mois passés à la maison d'arrêt de Périgueux, Pierre Gendry entre au Centre de séjour surveillé de Saint-Sulpice-la-Pointe (Tarn), basé à 35 km de Toulouse³³. Le 12 avril 1944, il y est enregistré comme réfractaire résistant avant d'être déporté le 30 juillet suivant. Son convoi part de Toulouse, trois semaines avant la libération de la ville, le 19 août 1944. C'est un transport particulier mêlant aussi bien des personnes arrêtées par mesure de répression que des familles juives appréhendées par mesure de persécution : 108 femmes et enfants (dont deux de six mois) se retrouveront à Ravensbrück et 1 080 hommes à Buchenwald. Pierre Gendry fait le voyage entassé avec les autres dans un des wagons à bestiaux du

²⁹ A Buchenwald, le «petit camp», délimité à l'intérieur du camp, est destiné à interner les nouveaux entrants pendant une période de quelques semaines correspondant à la quarantaine imposée par les SS.

³⁰ La «caserne Boelcke» est une ancienne caserne de chars de l'armée allemande située en banlieue de la ville de Nordhausen. En janvier 1945, le site devient un sous-camp de *Mittelbau-Dora* et héberge les déportés employés dans la ville par différentes entreprises. À partir de mars 1945, le lieu sert de mouiroir pour les détenus malades, incapables de travailler et donc jugés inutiles par les SS.

³¹ *Livre des 9 000 déportés...*, op. cit., p. 245.

³² La société des chemins de fer du Reich.

³³ Ouvert depuis le début de 1941, ce lieu d'enfermement accueille des communistes, des syndicalistes, des anarchistes mais aussi toutes les autres personnes considérées comme «indésirables» aux yeux du régime de Vichy.

train qui met six jours pour atteindre Weimar. À son arrivée à Buchenwald, le 6 août 1944, il est immatriculé 69718 et affecté au *Block 52*. Le 21 septembre 1944, comme un grand nombre d'autres membres de son convoi, il est envoyé au *Kommando* de Rottleberode. Situé à l'est de Nordhausen, ce *Kommando* est un des chantiers du SS Kammler ouvert à la suite de la demande, faite au printemps 1944 par Hermann Goering³⁴, d'enterrer l'industrie aéronautique allemande. Une grotte naturelle de gypse y est aménagée en vue de la fabrication de trains d'atterrissage pour les usines Junkers³⁵. Le *Kommando*, rattaché à *Mittelbau-Dora* le 1^{er} novembre 1944, compte alors 819 détenus et est finalement évacué le 4 avril 1945. Après dix jours d'un voyage éprouvant, les survivants, dont Pierre Gendry atteignent le KL Oranienburg-Sachsenhausen³⁶ le 14 avril 1945. Ils sont libérés par les Américains dans les environs de Schwerin³⁷ seulement au début du mois de mai 1945, après l'évacuation du KL Oranienburg-Sachsenhausen. Hospitalisé en Hollande, en raison de son mauvais état général, Pierre Gendry est rapatrié en France le 25 mai 1945. Il reprend son service à la SNCF le 4 juin 1945 et se marie l'année suivante. Pierre Gendry décède à Évecquemont (Yvelines) le 10 février 2006.

Notice rédigée par Claude Favre (extraits)³⁸

JEAN Maurice, matricule 77829 à Mittelbau-Dora

Maurice Jean est né le 8 septembre 1909 à Bois-Colombes (Seine). Sous l'Occupation, il est domicilié à Asnières-sur-Seine. Il exerce la profession de brocanteur. Maurice Jean est arrêté le 27 octobre 1943 par la *Feldgendarmarie* de Neuilly-sur-Seine pour détention interdite d'armes. Le jour même, il est incarcéré à la prison du Cherche-Midi³⁹. La procédure pénale est alors transmise au tribunal militaire allemand installé rue Boissy-d'Anglas (Paris 8^e). Maurice Jean est déporté, dans le plus grand secret, le 13 janvier 1944 depuis la gare de l'Est à Paris. Arrivé le lendemain au camp de Natzweiler-Struthof, il reçoit le matricule 6982. Pour une raison indéterminée, il est renvoyé en région parisienne. Maurice Jean, interné à l'été 1944 dans une prison parisienne non identifiée, est déporté une seconde fois le 15 août 1944, avec «le convoi des 77 000». Arrivé le 20 août 1944 à Buchenwald, il devient le matricule 77829. Dès le 3 septembre 1944, il est envoyé au Tunnel de Dora puis, à partir du 7 septembre 1944, est affecté au *Kommando* d'Ellrich-Juliushütte. Maurice Jean décède le 10 janvier 1945 à Ellrich.

Notice rédigée par Laurent Thiery (extraits)⁴⁰

³⁴ Hermann Goering a cumulé plusieurs fonctions politiques et militaires au sein du III^e Reich. Il est notamment commandant en chef de la *Luftwaffe*, armée de l'air allemande, et ministre de l'Aviation.

³⁵ Junkers est un avionneur allemand qui a beaucoup eu recours à la main-d'œuvre des camps de concentration pendant la guerre pour assembler ses avions de combat.

³⁶ Camp de concentration implanté à Oranienburg, ville située à 30 km au nord de Berlin.

³⁷ Ville située dans la région de Mecklembourg-Poméranie-Occidentale, située dans le nord-est de l'Allemagne.

³⁸ *Livre des 9 000 déportés...*, op. cit., p.942.

³⁹ Avec celles de Fresnes et de la Santé, la prison du Cherche-Midi est l'un des trois principaux lieux d'internement situés à Paris et utilisés par les nazis pour enfermer les opposants et les résistants.

⁴⁰ *Idem*, p.1174.

KOESTEL Léon, matricule 22593 à Mittelbau-Dora

Léon Koestel est né Allemand à Bischoffsheim (ville de l'actuel département du Bas-Rhin devenu collectivité européenne d'Alsace en 2021), le 28 mai 1893. En 1916, il combat aux côtés des Allemands. Père de cinq enfants, il réside pendant la guerre à La Garenne-Colombes (Seine). Il est arrêté le 12 mars 1943 à Bois-Colombes par les autorités allemandes, alors qu'il est manoeuvre à l'usine Hispano-Suiza, entreprise hispano-suisse spécialisée à cette époque dans la construction de moteurs d'avions⁴¹. Après son arrestation, Léon Koestel est interné au *Frontstalag* 122 de Royallieu à Compiègne (Oise), sous le numéro 12649. Le 20 avril 1943, il est déporté au sein du second convoi massif (composé de près de 1 000 hommes) parti de France en direction du camp autrichien de Mauthausen. Le 22 avril 1943, le numéro de matricule 28202 lui est attribué. Après la quarantaine, il est dirigé vers un camp annexe de Mauthausen, dénommé Wiener Neustadt, où les détenus travaillent à la production d'armes balistiques. Dès l'été 1943, le site est bombardé, notamment le 13 août 1943 par la 8^e US Air Force⁴². Une nouvelle attaque survient le 1^{er} octobre 1943. Le 17 octobre 1943, avec 848 détenus, Léon Koestel est dirigé vers le camp de Buchenwald où il reçoit le matricule 22593. Il est envoyé à Dora le 22 janvier 1944 et travaille dans l'usine d'assemblage des fusées A4-V2. Au début du mois d'avril 1945, il est évacué dans un convoi qui finit par arriver le 9 avril 1945 à Bergen-Belsen où les survivants sont conduits dans le «camp des casernes»⁴³. Il est libéré le 15 avril 1945 par l'armée anglaise. Léon Koestel est rapatrié en France le 29 avril 1945 par le centre d'accueil de Lille. Notice rédigée par Adeline Lee (extraits)⁴⁴.

LEQUIN Charles, matricule 41688 à Mittelbau-Dora



Charles Lequin est né le 28 août 1910 à Courbevoie (Seine). Marié et père de famille, il demeure 2, rue Jules-Simon⁴⁵ à Bois-Colombes et exerce la profession de tôlier. Il rejoint, le 1^{er} mars 1943, le réseau de résistance Cohors-Asturien⁴⁶, en tant que sous-lieutenant. Le 30 juin 1943, Charles Lequin est arrêté par la Gestapo qui effectue une perquisition à son domicile de Bois-Colombes. Incarcéré le 1^{er} juillet 1943 à Fresnes, il est transféré le 9 janvier 1944 au camp de Royallieu à Compiègne (Oise) puis déporté, le 22 janvier 1944, dans un convoi de plus de 2 000 prisonniers. Il arrive le 24 janvier 1944 à Buchenwald. Dépouillé de tous ses effets et fiché, il se déclare chaudronnier et devient le matricule 41688. Après la période de quarantaine au «petit camp», Charles Lequin est affecté, le 16 février 1944, au *Kommando* de Dora où sont assemblées les fusées A4-V2. Les premiers temps sont très durs car le camp et l'usine souterraine sont encore en construction : le bruit infernal, la poussière omniprésente, le manque d'eau, d'hygiène, les coups des *Kapos*⁴⁷, la faim et surtout la soif, en font un «enfer». À une date inconnue, Charles Lequin est envoyé à la Boelcke *Kaserne* à Nordhausen. Il y meurt le 3 avril 1945. Le 22 juillet 1961, suite à un jugement rendu le 19 mars 1948, son acte de décès est transcrit sur les registres d'état civil de la mairie de Bois-Colombes. Notice rédigée par Joëlle Helleboid-Allouchery (extraits)⁴⁸.

⁴¹ Pour en savoir plus sur l'histoire de l'entreprise Hispano-Suiza, vous pouvez consulter le site de la ville de Bois-Colombes : <https://www.bois-colombes.fr/ville-attractive/patrimoine-et-histoire/>

⁴² Armée de l'air américaine.

⁴³ Ancienne caserne de la *Wehrmacht*, ce camp a ouvert au début de l'année 1945 pour accueillir les détenus évacués des autres camps comme *Mittelbau-Dora*.

⁴⁴ *Livre des 9 000 déportés...*, op. cit., p. 1219.

⁴⁵ Parallèle à la rue du Moulin-Bailly et située entre la rue du Capitaine-Guynemer et l'actuelle avenue de l'Europe, la rue Jules-Simon, devenue rue Marc-Birkigt, a été détruite, en 2001, lors des travaux de la Zone d'aménagement concerté (ZAC) des Bruyères.

⁴⁶ Créé par le philosophe Jean Cavallès, Cohors-Asturien est un des plus importants réseaux de renseignement de la Résistance.

⁴⁷ Dans la hiérarchie des prisonniers au sein des camps de concentration nazis, les *Kapos* sont des détenus ayant des fonctions d'encadrement. Très souvent occupées par des prisonniers de droit commun et des criminels allemands, ces fonctions s'accompagnent d'une violence importante allant parfois jusqu'au meurtre.

⁴⁸ *Idem*, p. 1384.

RAMBOURG Henri, matricule 78075 à Mittelbau-Dora



Henri Rambourg est né le 7 novembre 1924 à Bois-Colombes (Seine). Il passe son enfance au 9ter, avenue Calmels puis au 2 de la rue Cuny. En 1934, la famille quitte Bois-Colombes. Sous l'Occupation, Henri Rambourg s'installe à Paris au 6, rue de Chantilly dans le 9^e arrondissement. Etudiant et célibataire, il entre en résistance à partir de juin 1942 au sein du réseau Denis/Buckmaster⁴⁹ sous le pseudonyme d'«Henri Lambert». Il déclarera avoir participé à des parachutages et fait de l'espionnage. Pour ses activités clandestines, Henri Rambourg est arrêté par la Gestapo le 12 août 1944 au bar-restaurant Chope Magenta, boulevard Magenta dans le 10^e arrondissement de Paris. Son père Robert (matricule n° 78074) est appréhendé le même jour et sera déporté avec son fils. Le 15 août 1944, les deux hommes embarquent avec le «convoi des 77 000». Ils ar-

rivent le 20 août 1944 à Buchenwald. Henri Rambourg devient alors le matricule 78075. Dès la fin de la période de quarantaine, le 3 septembre 1944, il est envoyé à Dora avant d'être affecté, le 7 septembre 1944, au *Kommando* d'Ellrich-Juliushütte. Les conditions de travail et de détention y sont particulièrement difficiles et inhumaines ; il devra d'ailleurs être dirigé vers le *Revier* de Dora le 22 décembre 1944 avant d'être renvoyé à Ellrich. Le même jour, son père Robert décède à Ellrich. Henri Rambourg survit jusqu'à l'évacuation du camp par les SS en avril 1945. Le 4 avril 1945, il embarque dans un convoi qui finira par arriver le 16 avril 1945 à Heinkel, une annexe du KL Oranienburg-Sachsenhausen, près de Berlin. Il y est libéré le 21 avril 1945 par les Russes. Henri Rambourg est rapatrié en France le 25 juin 1945 par le centre d'accueil du Lutetia. Comme il le stipule sur un questionnaire, il est très mal en point : son bras gauche est complètement perdu et il a eu les pieds gelés. Il dénonce les coups multiples infligés par les *Kapos*. Au début des années 1950, Henri Rambourg revient à Bois-Colombes. Il décède le 1^{er} novembre 1999 à Villeneuve-la-Garenne (Hauts-de-Seine).

Notice rédigée par Laurent Thiery (extraits)⁵⁰.

⁴⁹ Le réseau de résistance Denis/Buckmaster est une branche de l'organisation anglaise clandestine (le SOE, *Special Operations Executive*) chargée d'organiser la lutte armée en Europe contre les Allemands de préparer le débarquement allié.

⁵⁰ *Livre des 9 000 déportés...*, op. cit., p. 1913.